

# Prémonitoire

Eve Lieby

C'était un matin comme un autre, c'est ce que je croyais jusqu'à que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier, j'étais seule dans mon bureau, mon mari au travail, mes deux enfants à l'école, j'essayais de ne pas pleurer, la gorge serrée, je retenais mon émotion, je la relus un million de fois ce jour-là me mettant en retard pour toute la journée. À vrai dire, je ne savais que faire de ce que je lisais tellement cela semblait impossible et pourtant, quelque chose en moi me laissait croire que cela pouvait quand même l'être.

En allant au travail, sur la route, les feux rouges n'avaient aucune importance que par la peur créée, à mon poste de télé-opératrice, le casque vissé aux oreilles lançant les appels à partir des numéros de la liste, je demandais d'une voix monocorde " Bonjour, vous êtes bien monsieur accepteriez-vous de répondre à une enquête sur la consommation de votre ménage, au terme de laquelle vous recevrez un bon d'achat de cinq euros chez notre partenaire ! Sur dix appels à peu près une personne acceptée, le principe, la plupart du temps, soit on me raccrochait au nez, soit mon interlocuteur m'ordonner de "lui foutre la paix".

J'étais blasée de ce métier, assise toute la journée, servant de défouloir le plus souvent, heureusement les heures passèrent rapidement, vers la fin de la journée, je savais que je n'avais pas réalisé le quota d'appel journalier, que j'allais inévitablement me faire blâmer par mon responsable, alors à 16h30, j'arrêtais simplement, prenant une feuille de papier, écrivant avec soin ma lettre de démission, que je souhaitais immédiate, une fois achevée, je me levais allant vers mon responsable sous le regard de mes collègues intrigués, tendis la feuille, il lut, acquiesça en me disant " que mon chèque me serait envoyé à la fin de ce mois, je pris mes affaires, sortit de cet enfer qui me donner envie de vomir.

Sur le trottoir, je pris une grande bouffée d'air, essayant de détendre mes nœuds musculaires, au moins aujourd'hui, je serai à l'heure pour la sortie de ma plus petite, Camille 7 ans, de nouvelles dents, des boucles blondes, des yeux bleus, une de mes réussites avec la deuxième, Morgane plus grande que moi en taille, des questions d'adolescentes qui l'emprisonnent dans une tension silencieuse, je crois avoir été pareille à son âge, 16 ans, la rudesse de la compréhension d'un monde que l'on ne comprend pas puisque l'on saisit qu'à ce moment de la vie, rien ne se maîtrise réellement.

Avec ma voiture, un arrêt à l'école Prévert, Camille court vers moi, à peine garée se faufile guillerette comme un pinson sur le siège arrière, me saluant "Bonjour maman, tu sais ce qu'on a fait à l'école aujourd'hui ?", je lui répondais tout en envoyant un message à Morgane, pour lui dire de m'attendre devant son lycée, sans attendre sa réponse j'allais dans le centre, rue de la République, je décidais de me garer en double file tout en appelant Morgane lui disant que j'étais à quelques mètres du lycée, elle aussi arriva en trotinant, le sac en bandoulière, elle entra côté passager, me demanda "salut mam, comment ça se fait que tu sois là ?" Je ne répondis pas, j'avais encore les mots de la lettre en tête, je lui fis juste un sourire de maman celui qui dit "je t'aime de tout mon amour !"

Après le goûter Morgane partit faire ses devoirs, alors que j'autorisais Camille à aller jouer avec la voisine, mais juste une heure avant de rentrer.

Paul mon mari rentra à 19 heures, horaires de bureau avec bouchon sur le retour comme tous les jours, j'étais assise sur le canapé, mon courrier en main, déjà froissé d'être manipulé autant, C'était encore un bel homme légèrement grisonnant sur les tempes, Dieu que je l'aimais, jamais ma flamme pour lui n'a faiblit en quinze de mariage, je le laissais venir à moi, il s'assied, m'embrassa, la douceur de ses baisers avait une douceur infinie, dans un élan, je le pris dans mes bras, je lui chuchotai à l'oreille, "Paul, j'ai reçu une lettre ce matin, je la tiens dans ma main, je ne veux pas que tu sois triste, mais je dois partir aujourd'hui, tu ne comprendras pas tout de suite, je te demande juste d'être fort pour nos filles, dis leurs tous les soirs à venir que je les aime, que je veillerais toujours sur vous, mais je dois m'en aller, cette lettre, elle est venue à moi pour que j'aie le temps de te dire cela, de vivre cette dernière journée avec mes filles, ma famille, je serai dans le ciel pour

vous voir grandir, aimer, rire, jamais je ne vous laisserai, Paul; soit fort, mon amour!

La sonnette de la porte retentit, Paul alla ouvrir, devant lui deux gendarmes droits comme un i lui annoncèrent qu'il y avait eu un accident vers 7h30 sur le carrefour du pont Chemiot, il demanda s'il était bien le mari de madame Kond Martine, il répondit que "oui en effet", un des gendarmes enchaîna sur " un, je suis désolé Monsieur, votre femme est décédée dans cet accident, malgré les soins apportés, elle est décédée, toutes nos condoléances !"

Paul ne disait plus rien, d'un coup, il se retourna vers moi, alors je lui lus la missive reçue le matin même.

Les mots étaient ceci : Martine, en ce jour du 22 mars, au carrefour du pont Chemiot, ton âme me reviendra, car Dieu est amour, je te rappelle à moi, ta vie terrestre s'achève ainsi, de plus haut tu veilleras sur les tiens, d'amour, tu seras rempli, tu irradieras jusqu'à eux dans les jours gris ou joyeux, en confiance, Dieu est amour !

Je posais la lette sur la table, Paul vint s'asseoir, pris la feuille en main, mais ce n'était plus qu'une feuille blanche, il restait juste l'enveloppe à mon adresse, il la prit, regarda, chercha l'expéditeur, le cachet de la poste, il n'y avait rien, juste mon nom et mon prénom.

Il me regarda, je le regardais, lorsque, je compris que je n'étais qu'une ombre claire, un voile transparent sans matière, oui ce jour-là cette lettre annonciatrice m'avait averti que la fin était proche, même si je l'en crois responsable par mon état émotionnel troublé de l'avoir lue, aurais-je pu réellement échappée à ma destinée si je ne l'avais pas ouverte, je ne le saurais jamais.